

C'est le moment de faire apparaître l'homme qui fait l'objet de cet article :

Jean Nicolet était né à Cherbourg, en Normandie, du mariage de Thomas Nicolet, messenger ordinaire de Charlebourg à Paris, et de Marguerite De la Mer. Sous les auspices de Champlain, à ce qu'il paraîtrait, il arriva dans la Nouvelle-France en 1618. Étant jeune, d'un caractère heureux, doué d'un sens religieux profond et d'une excellente mémoire, il donnait dès lors les plus belles espérances.

On l'envoya immédiatement hiverner chez les Algonquins de l'Isle (l'île des Allumettes, plus loin que la ville d'Ottawa) pour y apprendre leur langue qui était d'un usage général dans l'Ouest et sur la rive gauche du Saint-Laurent.

Il resta deux années consécutives chez ces peuples, les suivant dans leurs courses, partageant leurs fatigues et leurs dangers avec courage, sans voir aucun français durant tout ce temps. Il eut occasion de passer plusieurs fois sept ou huit jours sans rien manger, et une fois il fut sept semaines entières sans autre nourriture qu'un peu d'écorce de bois.

Devenu familier avec la langue, il fut chargé, à la tête de quatre cents Algonquins, d'aller négocier la paix chez les Iroquois, et il s'en tira heureusement. Il demeura ensuite huit ou neuf années au milieu des Nipissiriniens (gens du lac Nipissing) qui étaient aussi de race algonquine. "Là il passait pour un de cette nation, entrant dans les conseils fort fréquents à ces peuples, ayant sa cabane et son ménage à part, faisant sa pêche et sa traite." (1) En un mot, il devint presque aussi sauvage que ses compagnons.

Vers 1625, le Frère Sagard, en mission dans le voisinage de la baie Georgienne, fait connaître qu'il avait appris des Sauvages du lac Nipissing, que ceux-ci allaient chaque année en traite chez une nation éloignée de cinq ou six semaines de marche du lac Nipissing. Cette nation passait pour avoir commercé avec un autre peuple encore plus éloigné, qui venait par mer sur des grands canots de bois; on ajoutait certains détails de costumes et de mœurs qui sont particuliers à la race tartare.

Cette mer, pensait-on, devait être le Pacifique par où l'on espérait pouvoir se rendre à la Chine. Le Frère Sagard forma même le projet de ce voyage, mais les circonstances l'empêchèrent de l'exécuter.

A cette époque, Nicolet, qui habitait avec les Nipissiriniens, devait aussi avoir connaissance des rapports des Sauvages sur le même sujet; s'il ne l'a pas écrit comme a fait le Frère Sagard, il l'a suffisamment prouvé par son voyage dans le sud-ouest en 1634.

Soit que Nicolet fût de retour à Québec en 1629 et qu'il en repartit aussitôt, ou qu'il n'eût pas eu encore occasion d'y retourner, on sait qu'il vécut avec les peuples de l'Ouest de 1618 à 1628 et tant que dura l'occupation du Canada par les Anglais, de 1629 à 1632.

Vers 1634, on le rappela au sein de la colonie, où Champlain venait de reprendre la direction des affaires. Les renseignements dont il fit part à ce dernier, touchant les contrées de l'ouest et du sud-ouest, ne pouvaient manquer de fixer l'attention du fondateur de Québec, qui dans ses découvertes n'avait pu s'avancer assez loin lui-même pour reconnaître les lacs Michigan et Erié, mais qui cependant en avait entendu parler. Champlain, le premier et le plus entreprenant de ceux qui tentèrent après Jacques-Cartier la découverte de l'intérieur de la Nouvelle-France, crut devoir tirer parti des connaissances géographiques acquises par Nicolet, et de l'affection que lui témoignaient les Sauvages. Dès le milieu de l'été de 1634, il le fit s'embarquer de nouveau pour l'ouest, en

même temps que le Père de Brebeuf, qui retournait chez les Hurons. Parti de Québec pour cet objet, il y a apparence que Nicolet se trouva présent, avec le Père de Brebeuf, à la fondation du fort des Trois-Rivières, le 4 juillet 1634, car de là, et de cette date, on les suit voyageant ensemble vers le haut de l'Ottawa, route du pays des Hurons. Le Père de Brebeuf écrit à propos de ce voyage que Jean Nicolet se rendit avec lui jusqu'à l'île des Allumettes, et que, en route, il supporta tous les travaux des plus robustes Sauvages.

Resté à l'île des Allumettes, tandis que le Père de Brebeuf poursuivait son chemin, Nicolet fit ses préparatifs d'expédition vers les pays inconnus. Ensuite, il se rendit chez les Hurons où il prit avec lui sept Sauvages et s'enfonça dans la direction du lac Michigan alors totalement ignoré des blancs. Ils se dirigeaient vers la contrée dite des Gens de Mer, lesquels étaient ainsi nommés parce que, d'après la description qu'ils donnaient d'une grande étendue d'eau qui se rencontraient au delà de leurs pays, les Français les croyaient voisins de la mer Pacifique, ou tout au moins à proximité d'une rivière considérable qui y menait.

Nicolet avait pour mission de "traiter de la paix" c'est-à-dire de faire alliance avec les peuples qu'il rencontrerait, et d'étendre ainsi l'influence et le commerce des Français. Arrivé dans le voisinage de l'une de ces nations il s'arrêtait et accomplissait dans toute sa pompe le cérémonial sauvage usité en pareille circonstance,—y ajoutant même certains expédients tirés des coutumes des peuples civilisés, ce qui le faisait passer pour un homme extraordinaire. A deux journées des Gens de Mer, il envoya un de ses Hurons "annoncer la nouvelle de la paix," laquelle fut bien accueillie, surtout lorsque l'on sut que c'était un Européen qui portait la parole.

On dépêcha plusieurs jeunes gens au devant du Manitoulinou, l'être merveilleux. Celui-ci, qui partageait probablement la croyance que ces peuples n'étaient pas loin des Chinois, ou qu'ils en avaient entendu parler, s'était revêtu d'une grande robe de damas de la Chine, toute parsemée de dessins de fleurs et d'oiseaux, et s'avancait vers eux en déchargeant ses pistolets qu'il tenait à chaque main. Son apparition causa une surprise et un ravissement extrêmes; la nouvelle s'en répandit au loin, de nation en nation. On disait qu'un homme était venu qui portait le tonnerre, etc. Nicolet, expert dans l'art de manier l'esprit des Sauvages, se rendit populaire partout et convoqua des conseils qui dépassèrent en solennité ceux que l'on avait coutume de tenir. A l'une de ces assemblées, il y eut de quatre à cinq mille hommes. Chaque chef de quelque importance voulut donner son festin; dans l'un de ces repas on servit jusqu'à cent vingt castors. Bref, l'entente la plus cordiale s'établit entre ces peuples et l'envoyé français.

(A continuer.)

BENJAMIN SULTE.

—Opinion publique.

### Pensées et maximes.

#### ÉDUCATION DES ENFANTS.

Faites-vous aimer de vos enfants, si vous voulez qu'ils vous écoutent.

Soyez bons et ils vous aimeront. L'affection crée l'affection et gagne les cœurs.

Ne vous laissez jamais de leur curiosité; elle est pour eux le chemin de la science.

Répondez à leurs questions avec bienveillance et clarté, et ils vous consulteront toujours.

Ne les trompez jamais, redressez leurs erreurs, et ils auront confiance en vous.

(1) Relation de 1643.